

LES BEATLES

UN ROMAN

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Trudel, Éric, 1973 22 août-

Les Beatles : un roman

Sommaire : 2. 1960-1962.

ISBN 978-2-89585-495-1 (v. 2)

1. Beatles - Romans, nouvelles, etc. I. Titre.

PS8639.R828B42 2013 C843'.6 C2012-942619-9

PS9639.R828B42 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis.

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal: 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ÉRIC TRUDEL

LES
BEATLES

UN ROMAN

1960-1962



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Première partie :
L'ENREGISTREMENT

Paul

Jeudi 15 décembre 1960, 14 h 46

Paul alluma sa cigarette, anticipant le goût poivré de la fumée qu'il allait inhaler. Dans la cour intérieure de la Massey and Coggins Factory, l'air était frais et la fumée chaude le réchauffait. Non loin de lui, un groupe d'employés discutait en fumant aussi, commentant le premier épisode d'une nouvelle série télévisée intitulée *Coronation Street*. Paul ne l'avait pas vue, aussi n'était-il pas tenté de se joindre à la conversation. Il s'appuya contre une colonne et tira de nouveau sur sa cigarette. C'était une belle journée d'hiver qui aurait pu l'inspirer, mais Paul n'avait pas l'esprit à la poésie.

Cela faisait deux semaines qu'il était rentré de Hambourg et il n'avait reçu de nouvelles de personne. Inquiet, il se demandait s'il ne devait pas appeler George pour lui annoncer son retour à Liverpool. En fait, il espérait que John était lui aussi rentré au pays et l'appellerait pour lui dire quelque chose comme « On a un spectacle prévu » ou « Et si on composait une nouvelle chanson ? »

Il tira une longue bouffée sur sa Woodbine. Les cigarettes anglaises lui avaient manqué à Hambourg, mais il se surprenait à penser avec nostalgie aux marques allemandes qu'il achetait des serveuses du Kaiserkeller. Cet épisode de sa vie lui paraissait aussi étrange que lointain. Quand il y pensait, trop souvent, il ressentait un profond désarroi. Il imaginait difficilement que ses amis et lui aient pu vivre toutes ces expériences pour rien. Il refusait de croire que c'était la fin des Beatles. Malheureusement, tous les indices pointaient dans cette direction. John et Stuart jouaient probablement encore au Top Ten avec Tony Sheridan, buvaient de bonnes Dinkelacker bien fraîches et profitaient des délices de la Reeperbahn. Il n'avait

pas eu de nouvelles de Pete non plus. Avait-il réussi à rapatrier sa batterie comme il s'était promis de le faire ?

Sa cigarette terminée, il la laissa tomber au sol et l'écrasa. Il lui fallait retourner travailler, mais il n'en avait pas envie. Enrouler des fils à longueur de journée était lassant. Si cela n'avait pas rapporté sept livres et quatorze shillings par semaine, il n'en serait certainement pas là. C'était son père, Jim, qui l'avait forcé à se trouver un emploi. À son retour, Paul avait dormi plus de quarante-huit heures d'affilée, puis passé quelques jours à errer dans la résidence familiale, incertain de ce qu'il devait faire. Jim McCartney l'avait d'abord laissé tranquille, mais le matin du 5 décembre, il lui avait lancé un ultimatum :

- Tu vas sortir et te trouver du boulot.
- J'en ai un, *dad*. Je suis guitariste.
- Non, tu vas te trouver un travail convenable.

Il l'avait entraîné vers la porte et poussé dehors sans ménagement.

— Tu ne remets pas les pieds ici tant que tu n'as pas trouvé d'emploi, c'est clair ?

Désespéré, Paul s'était présenté au bureau de placement et avait innocemment déclaré :

— Je vais prendre n'importe quoi. Le premier truc de votre pile, là, s'il vous plaît...

L'emploi qu'on lui trouva était celui de livreur de colis pour la compagnie Speedy Prompt Delivery. Sa tâche était simple : aider le conducteur du camion à transporter les paquets. Les premiers jours, il essaya de se comporter comme un employé normal, se levant tôt et allant même jusqu'à acheter le *Daily Mirror* comme ses collègues plus âgés. Il

se fit congédier deux jours plus tard : on l'avait surpris à dormir à l'arrière du camion de livraison. La conversation du soir avec Jim n'avait pas été agréable.

— C'est fini la perte de temps avec Lennon. C'est un bon à rien et une mauvaise influence. Je l'ai assez toléré, mais maintenant c'est fini.

— Je ne pense pas que John soit rentré de Hambourg.

— Tant mieux ! Plus d'excuses. Tu te souviens de la lettre dans laquelle tu m'affirmais vouloir abandonner tes études ?

Paul baissa les yeux, gêné. Jim continua :

— Tu m'as dit que tu voulais abandonner tes études parce que tu gagnais déjà plus d'argent que ton directeur, pas vrai ?

Paul ne répondit rien.

— Il est où tout cet argent, Paul ? Hein ? T'as une nouvelle montre, un rasoir électrique et tu as même acheté un beau blouson à ton frère. Bravo ! Il te reste quoi, maintenant ?

— Tu n'en as jamais eu, toi, de rasoir électrique.

— Non, j'ai dû m'occuper de Michael et de toi. Vous avez toujours eu un toit, l'estomac plein et des fringues à vous mettre sur le dos, non ?

Jim marqua une pause dramatique avant de conclure :

— Tu retournes au bureau d'emploi et tu te trouves un autre boulot. Et tu as intérêt à le prendre au sérieux celui-là, tu m'entends ?

C'est ainsi que Paul s'était retrouvé à enrouler des bobines de fil conducteur chez Massey and Coggins. En fait, il avait commencé comme balayeur, mais le directeur du personnel l'avait fait venir dans son bureau lorsqu'il s'était rendu compte qu'il avait obtenu quelques certificats d'études. Il voyait en lui

un cadre potentiel et, s'il travaillait fort, Paul gravirait rapidement les échelons de l'entreprise. Il l'avait donc promu comme enrôleur de fil.

Paul ferma les yeux et respira une bonne bouffée d'air frais. Des bruits de pas lui firent ouvrir les yeux. À l'entrée de la cour arrière approchait une silhouette familière.

— Qu'est-ce que tu fous ici, bordel?

Il n'en croyait pas ses yeux, mais la voix confirma bien que John Lennon venait de pénétrer dans l'enceinte de Massey and Coggins.

— Et toi? demanda-t-il, lui faisant face.

— Je suis revenu depuis un peu plus d'une semaine.

John s'avança et s'immobilisa devant Paul, les mains dans les poches, l'air débonnaire.

— Et c'est seulement maintenant que tu te pointes? lui lança Paul d'un ton accusateur.

— Oui, mec. J'avais besoin de réfléchir.

— À propos de quoi? demanda Paul, inquiet.

— De notre groupe, bien sûr.

— Et?

— Je suis ici pour te demander si on arrête ou si on continue. Je ne veux pas que Koshmider pense qu'il a gagné. Je pense qu'on devrait tout faire pour retourner à Hambourg.

Paul soupira d'aise. Il avait eu peur que John lui dise que la merveilleuse aventure qu'ils avaient commencée trois ans plus tôt ne soit terminée. Il lui demanda :

— Retourner en Allemagne ? J'ai toujours eu l'impression que là-bas, nous n'étions pas des artistes, mais des vendeurs de bière. Notre seule raison d'être était de faire boire les consommateurs...

— Vers la fin, on avait des admirateurs réguliers. Ce qui n'est plus le cas ici.

— Ouais. Ici les Shadows roulent fort, avec leur petit spectacle bien propre. Trois pas à droite, trois pas à gauche et on tourne...

— C'est d'un emmerdement, commenta John, l'air dégoûté.

— Mais ça a le mérite de fonctionner, objecta Paul. Je ne sais pas si on a encore une chance dans ce décor.

— Que de bonnes raisons de retourner à Hambourg !

Paul réfléchit quelques secondes, puis acquiesça :

— Rien à redire là-dessus. Hambourg, donc !

Les deux amis se regardèrent, incertains et gênés, comme s'ils ne savaient pas comment réagir. C'est John qui, le premier, sourit et serra Paul contre lui.

— Je suis content de te voir, mec !

Paul lui rendit son étreinte.

— Tu m'as manqué aussi, enfoiré !

John éclata de rire et Paul remarqua que des collègues de l'usine les regardaient avec curiosité. Il n'y fit pas attention. John poursuivit :

— T'as toujours pas répondu à ma première question : qu'est-ce que tu fous ici ?

— J'embobine d'énormes rouleaux de fils électriques.

— Fascinant.

— Le pire, c'est que je ne suis pas très bon... La plupart des autres en font huit dans une journée. Moi, je m'estime chanceux si j'arrive à un et demi ! Le treuil se brise toujours dans mes mains.

— Alors au diable ce boulot minable ! Allons boire une bière, tu veux ?

— Je ne peux pas, John. J'ai promis à mon père que j'allais prendre ce travail au sérieux. Je ne veux pas le laisser tomber. Je ne supporterais pas de l'entendre encore me dire que Satan trouve toujours quelque chose pour ceux qui n'ont rien à faire.

— Mimi a une expression dans le même genre, répliqua John en riant. Elle me dit toujours : « La musique, c'est bien, John. Mais tu ne gagneras jamais ta vie avec ça. »

— Je ne suis pas tout à fait en désaccord avec elle. Il est où tout notre argent de Hambourg ?

— Tu affirmes quoi, là ? demanda John, méfiant.

— Je n'affirme rien, t'inquiète. Je vais continuer à travailler ici le jour, mais si on donne des spectacles en soirée, j'y serai.

— J'aime t'entendre dire ça, parce que côté spectacle, on en a un !

— Vraiment ? Où ça ?

— Au Casbah. J'ai parlé à la mère de Pete et elle aimerait vraiment que nous y jouions. Ce n'est pas parfait car c'est une petite salle et Mona ne nous payera pratiquement rien, sans compter qu'il va falloir emprunter de l'équipement, mais ça nous aidera à retomber sur nos pieds, non ?

— C'est exactement ce dont nous avons besoin.

— Il va falloir se trouver un bassiste. Pete a suggéré Chas Newby, un pote à lui.

— Newby ? C'était pas le guitariste des Blackjacks, l'ancien groupe de Pete ?

— Ouais, mais il paraît qu'il se débrouille pas mal à la basse.

— Il peut difficilement être pire que Stu, pas vrai ? Il est resté à Hambourg avec Astrid, si je comprends bien ?

En posant la question, Paul se rendit compte qu'il n'éprouvait plus de jalousie envers Stuart. Oui, il avait aimé la belle Astrid, mais tout ça, c'était du passé désormais. Il avait retrouvé Dorothy qui l'avait fidèlement attendu et qui croyait dur comme fer que lui aussi avait été fidèle... John poursuivit :

— Stu pense revenir après les Fêtes.

— Tu n'as pas l'air sûr.

— Je ne pense pas qu'il veuille encore être un Beatle.

— Ce n'est pas pour être méchant, mais tant mieux !

Un sifflement se fit entendre dans la cour. Autour d'eux, les employés interrompirent leurs conversations et retournèrent travailler. Paul soupira et dit à son meilleur ami :

— Je dois y aller, vieux...

— Embobiner des fils, hein ?

— Ouais.

— Ça ou ne rien faire... Enfin !

Une voix retentit derrière eux :

— Hé Mantovani ! T'arrives ?

— Ouais, ouais, j'arrive, répondit Paul par-dessus son épaule.

John fronça les sourcils et lui demanda :

— Mantovani ?

— C'est mon surnom, à cause de mes cheveux longs...

John lui servit son rire moqueur. Paul l'ignora, choisissant plutôt de lui demander :

— Tu vas faire quoi, là ?

— Je vais aller voir George d'abord et Pete ensuite. Les convaincre qu'on doit retourner à Hambourg. Remettre les Beatles sur la bonne voie, quoi !

Paul le regarda s'éloigner. En retournant travailler, il se dit que le travail serait moins pénible à supporter, à présent qu'il savait que les Beatles et sa carrière musicale n'étaient pas terminés.

Il se sentait à nouveau plein d'espoir.

John

Lundi 19 décembre 1960, 14 h 47

Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas mis les pieds au Jacaranda. Rien n'avait changé. Le café était toujours aussi accueillant et sa clientèle constituée majoritairement d'étudiants du Collège d'art. Il reconnut d'ailleurs plusieurs visages, mais choisit de les ignorer pour aller s'asseoir avec le propriétaire de l'endroit.

Allan Williams était installé à sa table habituelle, près de l'escalier qui menait au sous-sol. Si le Jacaranda n'avait pas changé, le Gallois, lui, paraissait avoir vieilli de dix ans. La

peau de son visage était pâle et contrastait avec les cernes qu'il avait sous les yeux.

— Al, t'as un *look* d'enfer!

— Lennon! répondit Williams, surpris, mais sans réel enthousiasme. J'avais entendu dire que tu étais de retour en ville.

— Ouais, désolé de ne pas être venu te voir plus tôt.

Allan ne répondit pas. John, mal à l'aise, lui demanda :

— Ça va, mec?

Le propriétaire du Jacaranda soupira avant de répondre :

— Pas vraiment, non.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— J'ai des problèmes.

— Tu pourrais être plus précis?

Allan soupira de nouveau. Il n'avait visiblement pas envie d'en parler, mais John était déterminé à apprendre ce qui le tracassait.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour t'aider?

— Pas vraiment, non.

— Al?

— Quoi?

— Raconte.

Allan esquissa un sourire et John sut qu'il avait gagné.

— T'as entendu parler du Top Ten?

-
- Le club où on jouait en Allemagne ?
- Non, mon club ici, à Liverpool.
- Le vieux Wyvern Social Club ?
- Ouais. Eh bien, il a brûlé six jours après l'ouverture.
- Vraiment ? Putain, c'est pas de chance !
- Tu comprends maintenant pourquoi je ne suis pas très enjoué.
- Oui, je pige.
- Et j'attends que Koschmider me verse ma commission.
- Comment cela ?
- Je n'ai pas reçu mon dix pour cent du dernier renouvellement de votre contrat. Il devait me l'envoyer directement.
- Tu sais, c'est lui qui nous a chassés d'Allemagne. Il ne nous aime pas beaucoup. Je ne pense pas que tu vas recevoir ton fric.
- Une autre bonne nouvelle !
- Allez, Al ! Tu vas retomber sur tes pieds, je te connais ! Trouve-nous des soirées, l'argent va rentrer. Tu sais bien qu'on va aller loin.
- Allan renifla avec mépris. Même John n'y croyait plus trop, aussi ne se vexa-t-il pas de la réaction de Williams.
- On a donné un spectacle au Casbah il y a deux jours, poursuivit John. Sur l'affiche, c'était marqué « Directement de Hambourg » et, quand on est arrivé sur la scène, j'ai entendu quelqu'un dire : « C'est pas un groupe allemand, ça ! Ce sont les Quarry Men ! » Marrant, non ?
- Ça s'est bien passé ?

— Au début, je pensais qu'on était franchement mauvais. Je voyais sans arrêt des gens quitter leur siège au milieu des chansons. Mais mon vieux pote Peter Shotton m'a expliqué qu'en fait, ils allaient sur le côté pour danser. Le public a eu l'air plutôt satisfait à la fin de notre prestation.

— Satisfait ou non, je suis désolé, John, mais je n'ai pas l'énergie nécessaire pour prendre soin de vous. Tu devrais aller voir Bob Wooler. Si quelqu'un peut vous aider, c'est bien lui.

Allan pointa un homme élégamment vêtu d'un costume trois-pièces à une table voisine.

— Il sort d'où? demanda John, sans quitter l'étrange personnage des yeux.

— Il était manager d'un groupe appelé les Kingstrums en 1958. Il est souvent animateur de soirées musicales un peu partout à Liverpool. Le pauvre a abandonné un poste permanent à la British Transport Railway pour venir travailler avec moi au Top Ten. Inutile de te dire que le feu a tout gâché pour lui. Va lui parler, c'est un brave type.

John remercia Allan et s'approcha de Wooler. Ce dernier avait le visage rond et les cheveux peignés avec soin. Il regardait le fond de son verre comme s'il espérait y trouver une quelconque révélation.

— M. Wooler?

L'homme prit quelques secondes avant de réagir et, lorsqu'il leva les yeux sur John, il avait le regard de celui qui a trop bu. Nombre de verres vides se trouvaient d'ailleurs sur la table devant lui.

— Oui, de quoi s'agit-il, comment puis-je vous être utile et c'est à quel sujet?

Bob Wooler avait une voix riche et mélodieuse ; John pensa qu'il n'avait rien à envier aux annonceurs de Radio Luxembourg.

— Mon nom est John Lennon et je suis le leader d'un groupe de rock'n'roll appelé les Beatles.

— Les Beatles ?

— Oui, m'sieur, mais nous écrivons Beatles avec un « A ».

— Ça me rappelle un poème de A. A. Milne...

Wooler se redressa et déclama :

« I found a little beetle ; so that Beetle was his name,

And I called him Alexander and he answered just the same. »

— Est-ce que je peux vous appeler Alexander ? demanda-t-il d'un ton courtois et engageant.

Sa douce folie plut immédiatement à John.

— Vous pouvez m'appeler comme vous voulez, m'sieur.

— Si Alexander n'est pas votre vrai nom, j'ai bien peur que ce ne soit pas à propos.

— Mon nom est John Lennon.

— Mais vous me l'aviez déjà dit, non ?

— Je suis certain de l'avoir fait, oui.

— Alors c'est réglé ! Vous vous appelez John, moi c'est Bob, et nous discussions poésie.

— Vous discutiez poésie. Moi je voulais vous parler d'une opportunité.

— Mais vous rimez, donc nous discutons bien de poésie !

John éclata de rire. Bob lui fit un clin d'œil, apparemment satisfait de sa réplique. Il enchaîna :

— Mais de quelle opportunité voulez-vous me parler? Je vous ai entendu mentionner un groupe de rock'n'roll, mais je vous préviens, j'ai cessé de composer des chansons il y a longtemps!

— Vous composiez des chansons?

— Ma foi oui, j'ai essayé. Je m'étais même donné un nom de plume qui sonnait juif, parce que tout le monde sait que les meilleurs compositeurs de chansons sont juifs. Je suis donc devenu Dave Woolander, compositeur! Mais si je possédais l'esprit de la répartie, je n'avais pas les nerfs qu'il fallait...

— Tout à fait dommage, j'en suis sûr, se moqua gentiment John.

— Avec les mots, j'étais un géant. Avec la musique, eh bien... Nous voilà revenus à ce que vous vouliez de moi.

— Comme je l'ai déjà dit, nous sommes un groupe de rock'n'roll et nous cherchons un endroit où nous pourrions partager, idéalement avec un public de jeunes Anglais, notre talent et notre passion musicale.

— Et vous en possédez, du talent?

— Nous revenons tout juste de Hambourg où nous avons joué dans les plus gros clubs de la ville, notamment le Kaiserkeller et le Top Ten.

Les yeux de Wooler s'assombrirent et son ton se fit mystérieux.

— Le Top Ten, avez-vous dit?

— Oui.

— Celui-là même qui a inspiré notre bon Allan Williams?

— Le même, m'sieur, pourquoi ?

— Je me suis toujours demandé pourquoi le Top Ten, le Top Ten de Liverpool, on s'entend, a brûlé en entier... Si Allan Williams avait des ennemis, pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? Et sinon, je peux très bien concevoir que ce soit le genre de bonhomme pouvant lui-même mettre le feu à son établissement pour éviter certaines... obligations.

Wooler reprit son ton enjoué.

— Mais cessons de remuer le passé ! Ce qui est fait est fait ! J'ai apparemment trop bu, si j'en suis à lancer des accusations non fondées à un rock'n'rolleur que je viens tout juste de rencontrer !

John n'aurait jamais pensé que Williams puisse être impliqué dans l'incendie de son club, mais si la Reeperbahn lui avait appris quelque chose, c'était que tout était possible. Wooler termina sa boisson d'une seule gorgée et parut réfléchir quelques instants, le verre toujours dans les airs. Il le reposa théâtralement en déclarant :

— De retour à l'opportunité puisque nous en avons terminé avec la poésie. Vous voulez que je vous trouve un endroit pour jouer...

Ce n'était pas une question. Bob Wooler se leva brusquement et se dirigea vers le bar en lançant derrière son épaule :

— Allan, je vais utiliser ton téléphone, si tu me le permets !

John regarda en direction d'Allan qui se contenta de hausser les épaules. John rejoignit Wooler au bar. C'était un petit homme, ce que John n'avait pas remarqué puisqu'il était assis. Peut-être aussi petit que Bruno Koschmider, mais en plus mince et plus sympathique. Wooler s'était emparé du téléphone et composait un numéro. Il attendit qu'on

lui réponde en faisant de petits gestes d'impatience. John se demandait bien à qui il téléphonait ainsi.

— Les Dodd, s'il vous plaît, dit-il enfin dans le combiné.

Le cœur de John sauta. Dodd était le propriétaire du Grosvenor Ballroom de Liscard, dans le nord-ouest de Liverpool. John et ses amis y avaient joué plusieurs fois l'été précédent, avant leur expérience allemande.

— D'accord, j'attends.

Wooler éloigna le combiné de sa bouche et demanda à Williams :

— Ces Beatles, ils savent jouer ?

Allan releva la tête, énervé du dérangement. Wooler répéta sa question, aucunement gêné de faire comme si John n'était pas là. Williams fit un oui sec de la tête.

— Excellent ! s'exclama Wooler en replaçant le combiné sur son oreille.

Il attendit quelques secondes avant de dire :

— Oui, ici Bob Wooler. Comment vas-tu, mon cher Les ?

— ...

— Je vais très bien merci ! Écoute, j'ai ici un groupe qui pourrait embellir ton spectacle de la veille de Noël.

— ...

— C'est exact. Tu verras, ils sont extra ! Ils viennent de rentrer de Berlin...

— Hambourg, corrigea John.

— ... Hambourg, oui, et...

— ...

— Oui. Huit livres sterling.

— ...

— Pas moins de six, Les.

— ...

— Excellent. C'est d'accord ! Après qui les feras-tu jouer ?

— ...

— Derry and the Seniors ? Parfait. On se voit le 24, alors !

— ...

— Au revoir, mon ami.

John était sidéré. Wooler venait de leur dénicher un spectacle en moins de deux minutes ! Il se confondit en remerciements.

— Ne me remercie pas tout de suite, lui dit simplement Wooler. Je vais être là pour vous écouter, et si je n'aime pas ce que j'entends, soyez certains que ce sera la plus courte association de l'histoire de la musique !

Cynthia

Jeudi 22 décembre 1960, 14 h 48

Cynthia vivait sur un nuage. Le retour de John la rendait heureuse comme elle ne l'avait jamais été. Il lui avait tant manqué ces derniers mois. Les quelques jours suivant son arrivée à Mendips n'avaient pas été faciles. John ne voulait rien faire, se questionnait sans cesse sur son avenir et pensait même mettre un terme à ses aventures musicales. Heureusement, il s'était repris en main, était entré en contact

avec ses amis et avait remis les Beatles en branle. Sa confiance était encore montée d'un cran après leur premier spectacle au Casbah Club. Quand John n'était pas inquiet, il devenait si désirable que Cynthia avait l'impression de perdre la tête quand elle était avec lui. La voir si amoureuse le rendait plus attentionné avec elle. Un effet boule de neige fort agréable, finalement.

Il l'avait surprise plus tôt dans la journée lorsqu'il lui avait annoncé qu'il allait lui acheter un manteau de cuir neuf.

— Je pensais que tu n'avais plus d'argent, protesta-t-elle alors.

— J'en ai emprunté à Shotton, expliqua-t-il. Parce que tu le mérites bien, Cyn !

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Tu es restée fidèle quand je n'étais pas là...

— Mais toi aussi, non ?

— Bien sûr, mon amour.

Un signal d'alarme se déclencha en elle. John avait-il changé de ton en lui répondant ? Était-il en train de lui mentir ? Elle le regarda avec attention. Il souriait et son regard ne trahissait aucune émotion. Et comme chaque fois qu'elle le regardait directement dans les yeux, elle ne put s'empêcher de le trouver beau, si beau. Cynthia se trouva alors sottée de le soupçonner. Elle ne pouvait pas se permettre d'être paranoïaque, aussi choisit-elle de le croire sur parole. John poursuivit :

— Je veux que tu sois belle pour notre prochain spectacle. Les manteaux de cuir noir étaient la dernière tendance à Hambourg. Tout le monde en portait.

— Astrid aussi ?

— Évidemment ! Et tu as vu l'effet que ça a eu sur Stu ?

Espiègle, elle lui demanda en ronronnant :

— Est-ce que cela signifie que tu vas me demander en mariage si je porte un manteau de cuir ?

— On va d'abord t'en procurer un, on verra ensuite !

Cynthia se doutait bien qu'il n'était pas sérieux. Elle avait quelquefois tenté de soulever la question, mais John ne voulait pas en parler tant que sa situation ne se serait pas améliorée.

— On y va ?

Ils s'étaient donc dirigés vers le centre de la ville, au centre commercial C & A Modes. À leur arrivé au rayon des manteaux, Cynthia eut l'impression de vivre un conte de fées. Elle essayait les différents modèles et paradait pour John qui applaudissait et l'embrassait. Elle l'avait rarement vu aussi attentionné. Elle fut prise d'un doute sur son comportement, mais elle dissipa rapidement ses sombres pensées. Elle avait l'intention de profiter du moment.

Ils trouvèrent un blouson splendide, mais malheureusement il n'y avait pas sa taille en noir. En cherchant un peu, Cynthia en dénicha un couleur chocolat qui lui allait encore mieux. Elle hésita lorsqu'elle vit le prix : dix-sept livres.

— C'est beaucoup trop cher !

— Mais non, répliqua-t-il avec aplomb. Si c'est celui-là que tu veux, c'est celui-là que tu auras.

— Oh, John, il est merveilleux !

— Pas aussi merveilleux que toi...

À la sortie du magasin, Cynthia portait fièrement sa nouvelle acquisition. Elle d'habitude si timide se surprit à marcher la tête haute, espérant attirer le regard des inconnus qui la croisaient.

Arrivés à la hauteur du Cooper's, un *delicatessen* bien connu, John suggéra :

— Allons choisir quelque chose à partager avec Mimi.

Ils commandèrent un poulet entier.

— Tu penses qu'elle appréciera ? demanda Cynthia.

— Bien sûr ! Pour une fois qu'elle n'aura pas à cuisiner pour nous.

Cynthia avait toujours trouvé difficile sa relation avec Mimi. Cette dernière était si protectrice avec John qu'elle voyait la jeune femme comme une adversaire, comme quelqu'un qui voulait soustraire John à son autorité. La présence de la vieille femme la rendait toujours mal à l'aise mais, pour son petit ami, qui cherchait toujours l'approbation de sa tante, elle était prête à faire un effort.

Lorsqu'ils arrivèrent à Mendips, ils trouvèrent Mimi dans le salon en train de lire *To Kill a Mockingbird*, un roman qui faisait sensation depuis l'été. John la salua :

— Bonjour Mimi ! Regarde ce que je viens d'acheter à Cynthia ! Elle n'est pas ravissante avec ça ? Et nous t'avons apporté ceci...

Il fit signe à Cynthia de lui montrer le poulet. Mimi se leva et Cynthia put voir la fureur monter dans son visage. Sans prévenir, elle s'écria d'une voix forte :

— Tu dépenses tout ton argent sur cette... cette... pute à gangsters, et tu penses que tu peux me faire avaler ça en me proposant un poulet ?

Elle s'approcha de Cynthia, saisit le poulet par un pilon et le lança vers John. Ce dernier l'évita de justesse et la volaille termina sa course dans une étagère de la petite bibliothèque de l'entrée.

— C'est quoi ton putain de problème ? lui demanda John, surpris. Es-tu devenue complètement folle ?

— Foutez-moi le camp, hurla-t-elle, le visage rouge de colère.

Cynthia figea, complètement abasourdie par la réaction de Mimi. John la saisit par le bras et l'entraîna vers la porte d'entrée.

— Allez, barrons-nous de la maison de cette vieille sénile.

À l'extérieur, il se mit à courir, toujours en la tenant par le bras. Arrivé à l'arrêt d'autobus, il balbutia en guise d'excuses :

— La seule chose qui lui importe, c'est l'argent. Et ses chats.

— Et toi.

— Elle a une curieuse façon de le montrer !

— Elle me voit comme une menace.

— Ce qui me dérange le plus, ce n'est pas qu'elle me lance des trucs à la tête, mais c'est la première fois qu'elle le fait devant quelqu'un d'autre.

— Ah, je comprends mieux maintenant.

— Quoi ?

— Comment tu es parvenu à éviter ce poulet aussi bien : tu as de la pratique !

John sourit, puis se mit à rire.

— Comment t'a-t-elle appelée ? « Pute à gangsters » ? C'est marrant ça, au fond !

Cynthia se blottit contre lui. En réfléchissant, elle comprit que ses impressions étaient justes : Mimi était jalouse de l'attention que John lui portait. Il lui semblait toutefois que son comportement l'éloignerait plutôt que de le rapprocher. Tant pis pour elle !

— Le problème, c'est qu'elle est tout ce qui me reste de ma vraie famille... dit doucement John. Je ne veux pas lui déplaire.

Le jeune homme eut alors une pensée pour son père. Il la chassa rapidement lorsqu'il sentit une colère lourde l'envahir, comme chaque fois qu'il pensait à cet être ingrat qui l'avait abandonné si jeune. Toujours dans ses bras, Cynthia se redressa un peu pour lui déclarer à l'oreille :

— Une chose est sûre, je ne vais plus jamais porter ce manteau en sa présence !

George

Samedi 24 décembre 1960, 20 h 37

Bob Wooler, superbe dans son costume tout propre, leur dit d'une voix enjouée :

— Préparez-vous, Messieurs ! Votre performance n'est plus que dans quelques minutes ! Soyez prêts à divertir !

George acquiesça, mais ses yeux ne quittèrent pas sa guitare. Il n'arrivait pas à se souvenir du premier accord de *Roll Over Beethoven* de Chuck Berry, leur première chanson. Pourtant, il la connaissait par cœur et la jouait depuis des années...